

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Paysagiste

Louis-Jean Thibault

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, L.-J. (2008). Paysagiste. *Liberté*, 50(4), 39–44.

Paysagiste

Louis-Jean Thibault

*[...] je suis un homme possédé de l'amour des voyages, du nouveau, de l'inconnu, de l'envie démesurée d'accroître mon fonds de connaissances acquises personnellement sur les lieux, par l'usage de mes propres organes de la vue et de l'ouïe, par d'innombrables points d'interrogation posés sous le nez des indigènes [...]*¹.

ARTHUR BUIES

Je l'avoue sans détour : Arthur Buies m'échappe, me fascine et m'indispose.

Je ne peux imaginer sa vie et son œuvre que sous la forme d'un kaléidoscope. Avec couleur, tout se succède et s'entremêle à haute vitesse, en un déploiement de départs et de retours, de coups de gueule et d'esclandres, d'impressions et d'idées qui me gardent, en bout de course, bien éveillé, mais qui provoquent aussi chez moi le sentiment d'être, par comparaison, le plus terne des grabataires, le plus timide des penseurs.

Tout est changeant chez Buies, tout est mouvementé, de sorte qu'il m'est difficile de coller derrière et dans sa tête la même ligne de fuite ; son parcours est celui d'une géographie fragmentée, volante, composite. Il faut déplier et recoller des cartes pour trouver l'homme, faire constamment basculer un horizon dans un autre. Buies est l'homme de l'assaut, des multiples perspectives, du *passage à travers*. À 16 ans, il a déjà amorcé son parcours : « Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu ; je ne crains pas de m'y égarer, car j'ai confiance dans mes destinées². » Un verbe pour décrire la vie errante qui suivra ? Se dégourdir.

Le voici d'abord en Europe, désargenté, mais voulant tester sa valeur, son ambition et ses forces. Après un court séjour à

1. Arthur Buies, *Chroniques II*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, PUM, 1991, p. 7.
2. Arthur Buies, *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, PUM, p. 10.

Dublin, il arrive à Paris : ce sont les études échouées, recommandées, avortées ; l'attrait pour le journalisme ; la fréquentation des cafés, des cercles de lecture. La tête, pendant six ans, se forme et s'échauffe.

Puis, après être allé tâter de la baïonnette en Sicile dans l'armée de Garibaldi, Buies rentre au pays, à Montréal. En rejoignant les rangs de l'Institut canadien, il s'active, voit et pense rouge, tente non plus seulement de se dégourdir lui-même, mais de tirer tout un peuple de son abattement, de son ignorance, de sa somnolence à la fois culturelle et politique. Les *Lettres sur le Canada* (1864) suivent, charge musclée contre cet état généralisé d'engourdissement (dont Buies tient le clergé principalement responsable), mais aussi tentative de description physique du pays.

Cet intérêt pour la géographie se manifeste avec plus de vigueur au moment où Buies amorce la rédaction de ses chroniques, qui seront au cœur, à partir de 1870, de ses activités littéraires. L'écrivain, ennemi de la torpeur et de la léthargie, s'établit à Québec, mais voyage beaucoup. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessera de sillonner le territoire québécois, d'en interroger les moindres parcelles afin d'accroître, comme il l'écrit, son « fonds de connaissances », fonds qui constitue un mélange d'impressions sensorielles et de questionnements sur la manière dont son peuple habite et gouverne les lieux, et ce, au sens politique le plus large qui soit.

Buies représente pour moi un modèle d'instantanéité : il croque sur le vif, trace le portrait d'hommes et de femmes croisés l'espace d'une journée, peint par petites touches l'atmosphère que dégagent les lieux foulés, recompose le récit des événements vécus dans leur splendeur comme dans leur plus banale quotidienneté. La chronique, en bref, donne un cadre à Buies ; elle lui permet, par les mots, de tout remettre en scène, de réorganiser une réalité qui lui apparaît bien souvent fuyante, instable, décevante. La chronique devient un art détaillé du paysage, ce dernier terme étant à prendre comme « un ensemble de valeurs ordonnées dans une vision³ ».

3. Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*, Paris, PUF, 2000, p. 8.

Écrire des chroniques est pour Buies (lui, l'homme sans racines, pratiquement orphelin dès la naissance : « Je suis né il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin⁴ ») une façon de fixer le cours du temps, ou, du moins, une manière de fixer ses propres perceptions et sentiments. Mais, plus encore, les chroniques, dans une sorte de jubilation existentielle et rhétorique, permettent à Buies de se planter dans un décor afin d'en décrire l'atmosphère; le lieu se trouve alors saisi dans toutes ses composantes, tout aussi bien selon le climat qui l'enveloppe que selon l'ambiance morale ou intellectuelle qui y règne.

La ville de Québec semble être un cadre — et une cible — de choix pour Buies. D'abord, elle représente l'endroit qui éveille en lui les affects les plus puissants, les plus stimulants : « [...] c'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et sa pauvreté, que Québec, nid dépouillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur » (143). La première approche de la ville repose sur une question d'humeur, de disposition affective, qui, elle, se voit déterminée par une question de climat. Les chroniques de Buies s'ouvrent en effet très souvent sur une description météorologique. Le journaliste accroche son lecteur en tenant le rôle du quidam qui se plaint tantôt de la pluie incessante, tantôt du vent du nord-est qui vient écorcher le promontoire de la Vieille Capitale. Mais, rapidement, le lecteur comprend que les esquisses météorologiques laissent deviner un dessein plus large. Dans une chronique intitulée « Dans les rues, dans les ruines de Québec », Buies s'amuse à noter que tous les habitants de la ville, après que se soit abattu sur eux un déluge apocalyptique, ont contracté « un rhume de cerveau »; il conclut en disant que « le rhume de cerveau est une affection essentiellement nationale ». Au sein de la cité, les nez à la Cyrano — les nez qui ont du caractère, les nez de rêveurs — ont disparu; ne restent plus que des « nez de pochards endurcis » (137). La météo ainsi que l'infection qu'elle répand disent parfaitement dans quel état intellectuel est plongée la nation. Les symptômes sont

4. Arthur Buies, *Anthologie*, introduction et choix de textes par Laurent Mailhot, Montréal, BQ, 1994, p. 49. À partir de maintenant, les références à cet ouvrage seront indiquées par un numéro de page entre parenthèses.

clairement identifiés : problème respiratoire, perte de vigueur, mal de tête... Peut-on affirmer que le « climat » ait beaucoup changé à Québec depuis le temps de Buies ? La même flotte bleue, celle qui s'attaque sournoisement au cerveau et impose sa bêtise, n'est-elle pas en train de submerger la ville ? Autre temps, mêmes mœurs.

Buies s'attache ensuite à fournir des détails d'ordre urbanistique qui servent à étendre sa critique sociale et politique. Il prend bien soin de faire remarquer que la ville ne possède pas de pavés et qu'elle se transforme inévitablement, dès que la moindre goutte d'eau tombe du ciel, en véritable marais, un marais « dont on laisse s'entasser la boue depuis l'époque de la Conquête » (138). Ville engloutie, ville laissée à l'abandon, ville suffocante et accablante, Québec n'en continue pas moins, observe le chroniqueur, de s'amuser : « [...] c'est un bal quotidien dans la chère et bonne Vieille Capitale » (139). Si Buies use à ce point d'images hyperboliques pour rendre compte de l'état des lieux, c'est bien afin de dévoiler le vide culturel qui ronge ces mêmes lieux. Buies pose au bout du compte des questions fort simples : comment doit-on habiter une ville ? comment doit-on y vivre ? peut-on s'y épanouir ? Les fêtes du 400^e anniversaire de Québec cet été — ce flot ininterrompu de spectacles en grande majorité dépourvus de perspective historique, d'activités qui auraient pu se dérouler à Fribourg, Oslo ou Dakar, d'événements offerts à une foule avide davantage de divertissement que de réflexion — auront permis de constater que le « bal quotidien » du temps de Buies n'a pas cessé, qu'il continue à faire danser. Ce serait cela, habiter une ville ? Alors que la maison brûle, que les murs se fissurent de partout, fermer les yeux, s'agiter en vain, dans un tourbillon qui étourdit la tête et lui fait faire l'économie d'un questionnement sur l'origine et la valeur de la présence d'hommes et de femmes en un même lieu ? Se perdre dans l'insouciance ? Ceux qui ont osé dénoncer cet esprit bon enfant qu'on a voulu faire planer sur les festivités se seront vite fait fermer le clapet. Les graves, les éveillés, après tout — et Buies l'aura entendu jusqu'à plus soif tout au long de sa vie —, ne sont que des empêcheurs de tourner en rond, des trouble-fêtes.

Ce sentiment que le vide s'installe autour de lui, Buies l'exprime à nouveau dans la poursuite de la même chronique, dix

jours plus tard. Ami du progrès, vivant dans l'espoir que sa ville puisse se tenir debout, il se désole en constatant que son œil n'est attiré, au cours de ses promenades dans les vieux quartiers, que par les mêmes écriteaux, où l'on peut lire : « *House to let or for sale, Shop to let — Maison à louer ou à vendre, Magasin à louer* ». Buies se lance alors dans une description qui tient d'une véritable poésie de la ruine, de l'échec. Il note d'abord que, du temps de Champlain, on ne trouvait pas autant de maisons vides :

[...] il n'y avait pas ces amas de débris, ces rapiécages et rafistolages de masures moisis, ces constructions qui s'affaissent subitement comme des octogénaires qu'un souffle emporte, ces trottoirs vermoulus qui se pulvérisent sous les pas, ces rues jonchées de torrents de pierres, inondées de boue, tous les délabrements, tous les écroulements, toutes les ruines (140).

Le constat est saisissant : Buies dépeint une ville (et tout un peuple ?) qui s'affaisse sur elle-même (sur lui-même). Le vide des maisons envahit les rues, qui baignent dans un « repos sépulcral » ; puis l'âme des rues gagne celle des passants, « piétons indifférents » coincés dans la boue ; puis l'âme des passants se transvide dans celle de tous les habitants sur lesquels tombe, non plus la pluie, mais son corollaire affectif, moral, propre aux lendemains de fête : l'ennui.

Le chroniqueur du désabusement sera aussi celui qui rêvera à des améliorations de Québec. Dans « Un bouquet sur le roc », le journaliste invite à un réaménagement du paysage urbain. La ville, note-t-il, est « grande comme le creux de la main [...] ; on y est pris, serré, rétréci » (144). Ce microcosme, toutefois, renferme des endroits attirants, des parcs et des jardins dont Buies, en véritable géographe, trace avec précision le cœur — allées et verdure — et les contours — arbres et feuillage. Ce besoin de décrire, de se replonger dans les sensations offertes par les aspects édéniques du lieu où il vit, s'accompagne aussi, comme toujours chez lui, d'une mission civique. Il trouve scandaleux que ces endroits soient interdits au public alors que celui-ci en possède en quelque sorte la propriété. Il rêve du jour où tout flâneur

qui le désire pourra aller goûter « la tranquillité sereine » de ces endroits. Plus encore, Buies dénonce le fait que les citoyens se montrent « satisfaits de la prodigalité de la nature » et qu'ils ne font rien pour reconnaître « ses largesses et combler ses rares lacunes » (145). Le paysage devient matière à réflexion sociale. Se contenter de lieux bien délimités dans la ville, ne pas revendiquer ses droits d'accéder aux autres espaces, voilà qui révèle un certain abattement de l'esprit que Buies, tout au long de sa vie, ne cessera de constater, non pas seulement à Québec, mais partout autour de lui au Canada français :

Il y a des pays où l'ordre règne par la tyrannie des baïonnettes; il y en a d'autres où la paix s'étend comme un vaste linceul sur les intelligences. Ici, point de révolte de la conscience ou de l'esprit brutalement subjugué; point de tentative d'émancipation, parce qu'il n'y a ni persécution, ni despotisme visible. Les hommes naissent, vivent, meurent, inconscients de ce qui les entoure, heureux de leur repos, incrédules ou rebelles à toute idée nouvelle qui vient frapper leur somnolence. Dans ces pays, le bonheur pèse sur les populations comme la lourde atmosphère des jours chauds qui endort toute la nature. (204)

Buies reste pour moi l'homme du désaccord; il est celui qui s'oppose, qui se fait entendre, qui clame haut et fort ses opinions. Ce désaccord — et c'est là où naissent l'impulsion créatrice du journaliste, de même que ma fascination pour l'œuvre — se met au service d'une vision; en dressant l'état des lieux, en redonnant à voir un paysage, Buies cherche à comprendre quelles sont les causes des multiples disharmonies qui paralysent le développement de la pensée, ou, plus globalement, l'épanouissement de son peuple. Dans un même souffle, l'écrivain propose des possibilités de raccords, qui reposent toujours sur la capacité du corps et de l'esprit à rompre avec la stagnation. Buies nous incite à nous mouvoir, mais à garder un œil en permanence sur le kaléidoscope, en quête de nouvelles images.